

De quelles transitions et de quels modes de production s'agit-il dans le système mondial réel? Commentaire sur l'article de Wallerstein

What Transitions and Modes in the Real World-System? A comment on Wallerstein

André Gunder FRANK

Volume 22, Number 2, Fall 1990

Catholicisme et société contemporaine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001264ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001264ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

FRANK, A. G. (1990). De quelles transitions et de quels modes de production s'agit-il dans le système mondial réel? Commentaire sur l'article de Wallerstein. *Sociologie et sociétés*, 22(2), 207–222.
<https://doi.org/10.7202/001264ar>

Débat suite au numéro sur «les théories de la transition»

Comme nous l'avons annoncé dans notre numéro précédent consacré aux théories de la transition, nous ouvrons nos pages, en lieu et place de notre rubrique «les Échos de la profession», à deux textes qui débattent de questions, tant théoriques qu'analytiques, relatives aux notions de système mondial, de systèmes-mondes, de modes de production. Ils traitent encore des formes de transition et/ou de «continuisme» marquant dans le temps et l'espace ces grandes structures sociales. André Gunder Frank commente tout d'abord le texte d'Immanuel Wallerstein «L'Occident, le capitalisme et le système-monde moderne», paru dans notre numéro précédent et ce dernier, avec son droit de réplique, engage ensuite la discussion avec lui.

L. M.

De quelles transitions et de quels modes de production s'agit-il dans le système mondial réel? Commentaire sur l'article de Wallerstein

ANDRÉ GUNDER FRANK

COMPARAISONS ET SIMILITUDES ENTRE LES SYSTÈMES-MONDES

Dans le dernier numéro de *Sociologie et sociétés*, Wallerstein (1990) se demande ce qui distingue le système-monde moderne, le système-monde capitaliste et le capitalisme. Pour lui, ces trois réalités ne font qu'une. Certains pourraient s'objecter à cette façon de voir, mais je l'accepte pour l'instant. Je préfère analyser les diverses réponses qu'il apporte à sa question en un, trois, six ou douze points. Cette analyse montrera que le raisonnement de Wallerstein comporte une contradiction à la fois interne et externe. En effet, il est contradictoire en lui-même et aussi par rapport aux faits historiques. Je soutiens que

l'interprétation de Wallerstein est trop contraignante, voire autocontraignante parce qu'elle ne tient pas suffisamment compte du système *mondial*.

J'ai déjà présenté des arguments similaires dans un débat antérieur au sujet du féodalisme et du capitalisme. Sous le titre «Par quel mode de production la poule convertit-elle le grain en œufs d'or?», j'ai soutenu en 1965, dans un débat avec Rodolfo Puiggros, que «pour comprendre la problématique de l'Amérique latine, il faut commencer par regarder le *système mondial* qui la crée et sortir du cadre ibéro-américain ou national qui n'est qu'une illusion d'optique ou qu'une image mentale que nous nous sommes imposée (Frank, 1965; version française dans Frank, 1972, p. 233). Je soutiens ici qu'il faut faire la même chose pour comprendre la problématique de la transition européenne d'un mode de production féodal à un mode de production capitaliste. Lorsque nous réexaminons les arguments de Wallerstein et les faits historiques dans la perspective du *système mondial*, il apparaît clairement que le système-monde n'est pas né en 1550, qu'il n'a pas pris son essor en Europe et qu'il n'est pas particulièrement capitaliste.

Le raisonnement de Wallerstein se fonde sur la *differentia specifica* la plus importante et la plus éclairante du «système-monde moderne» :

«...c'est cette accumulation sans répit du capital qui peut être tenue pour sa principale activité et pour sa *differentia specifica*. Aucun système historique antérieur ne semble avoir eu un mot d'ordre comparable de l'absence de limites sociales. ... il est assez facile de percevoir la distinction au niveau de ... l'activité «définissante» et centrale d'une croissance continue, l'accumulation illimitée de capital. À cet égard, on peut dire qu'aucun système historique n'a suivi une telle évolution sociale, sauf pour de brefs moments, tout au plus ... L'élément qui semble incontestable, et incontesté, est la courbe de croissance hyperbolique — de la production, de la population et de l'accumulation du capital — qui est une réalité constante depuis le XVI^e siècle ... il y avait la genèse d'un système radicalement nouveau.» (Wallerstein, 1990, p. 19, 27 et 32)

Toutefois, comme Gills et Frank (1990) l'ont souligné sous le titre «The Cumulation of Accumulation», l'accumulation du capital a joué un rôle clé, sinon le rôle principal, dans le système-monde bien au-delà des frontières européennes et bien avant le XVI^e siècle. Dans Frank 1990, j'ai analysé en détail et rejeté comme non fondés de nombreux arguments historiques et théoriques contre cette thèse, dont ceux de Wallerstein. La suite de cet article donne quelques exemples des nombreuses preuves de l'accumulation antérieure du capital dans le système-monde.

Les différences apparaissent peut-être davantage lorsque nous comparons le système-monde-capitaliste-moderne de Wallerstein avec d'autres systèmes en tenant compte de plusieurs traits au lieu d'un seul. Dans une autre étude, Wallerstein énumère trois caractéristiques distinctes qui sont censées différencier son système :

«cette triade descriptive (centre-périphérie, A/B [phases du cycle], hégémonie-rivalité), considérée comme un modèle persistant au cours des siècles, est propre au système-monde moderne. Ses origines remontent précisément à la fin du XV^e siècle.» (Wallerstein, 1988, p. 108)

Par hasard, et bien avant de lire la citation ci-dessus extraite d'un article de 1988 de Wallerstein, Gills et Frank (1990) ont souligné que cette *même* triade (centre-périphérie, phases A/B du cycle et hégémonie-rivalité) représentait les autres caractéristiques primordiales qui définissaient notre système-monde. Il est certain aussi que Chase-Dunn (1986), Abu-Lughod (1989) et Wilkinson (1987, 1989), pour ne nommer que quelques auteurs, avaient déjà noté, eux aussi, ces mêmes caractéristiques à des époques antérieures et dans d'autres régions du monde. Wallerstein (1989 a) le reconnaît lui-même dans l'analyse qu'il a présentée aux assises de l'American Sociological Association.

Il serait peut-être bon dans ce cas de pousser notre analyse plus loin. Dans une autre étude, Wallerstein (1989 b, p. 8-10) résume six «réalités de l'évolution de ce système historique». Toutefois, dans l'analyse dont je viens de parler, il nous rend le service de détailler sa pensée encore davantage et il élargit sa liste à douze «caractéristiques qui sont censées décrire l'économie-monde capitaliste» :

- (1) l'accumulation sans limites du capital en tant que sa force motrice;
- (2) une division axiale du travail qui entraîne une tension centre-périphérie, au point qu'il existe une certaine forme d'échange inégal (pas nécessairement celle qu'a décrite en premier Arghiri Emmanuel) d'ordre spatial;
- (3) l'existence structurelle d'une zone semi-périphérique;
- (4) le rôle important et constant du travail non salarié à côté du travail salarié;
- (5) la correspondance entre les frontières de l'économie-monde capitaliste et celles d'un réseau interétatique regroupant des États souverains;
- (6) la datation des origines de l'économie-monde capitaliste à une époque antérieure au XIX^e siècle, sans doute au XVI^e siècle;
- (7) l'opinion que cette économie-monde capitaliste a débuté dans une partie du globe (surtout en Europe) et a gagné par la suite le monde entier au moyen d'«incorporations» successives;
- (8) la présence dans ce système-monde d'États hégémoniques, dont la période d'hégémonie totale ou incontestée a toutefois été relativement brève;
- (9) le caractère secondaire des États, des groupes ethniques et des familles qui sont constamment créés et recréés;
- (10) l'importance fondamentale du racisme et du sexisme en tant que principes organisateurs du système;
- (11) l'émergence de mouvements antisystémiques qui simultanément minent et renforcent le système;
- (12) un modèle de rythmes cycliques et de tendances séculaires qui traduisent les contradictions inhérentes au système et qui expliquent la crise systémique que nous vivons actuellement. (Wallerstein, 1989a, p. 3-4)

Pour ma part, je soutiens (voir Frank, 1990; Gills et Frank, 1990) qu'à l'exception de deux, tous les mots utilisés par Wallerstein pour décrire les douze caractéristiques du système du monde à partir du XVI^e siècle s'appliquent également au système ou aux systèmes économiques du monde des époques antérieures, qu'ils soient «capitalistes» ou non. Les deux mots qui font exception se trouvent au point (6) («origines ... sans doute au XVI^e siècle») et au point (7) (ce système-monde a pris naissance «surtout en Europe»). Toutes les autres affirmations de Wallerstein au sujet des caractéristiques présumées de «l'économie-monde capitaliste» et du «système-monde moderne» sont également vraies du système mondial médiéval ou ancien.

Par conséquent, lorsque nous analysons ces listes de caractéristiques (qu'il s'agisse de la seule *differentia specifica*, de la triade, de la demi-douzaine de réalités ou des douze points ci-dessus), nous nous rendons compte que *chacune* d'elles s'applique également à d'autres systèmes mondiaux antérieurs ou au *même* système mondial qui existait avant le XVI^e siècle. Je ne m'attends évidemment pas à ce que le lecteur accepte cette affirmation sur mes seuls dires. Il doit faire lui-même ses propres comparaisons. Pour cela, il trouvera heureusement un excellent guide, sans contredit meilleur que moi, dans la personne de Wallerstein lui-même. En effet, celui-ci a maintenant des doutes au sujet de sa position et se retrouve «en présence d'une amalgamation inconfortable entre les modèles de l'Europe médiévale et du monde moderne». (1990, p. 31). Il fait donc partie de ceux qui minent et questionnent ouvertement de diverses façons sa propre certitude «incontestable».

«Un grand nombre de ces systèmes historiques [antérieurs] renfermaient ce que nous pourrions appeler les éléments proto-capitalistes. C'est dire qu'ils comportaient souvent une production extensive de **marchandises**; des producteurs et des commerçants qui

recherchaient des **profits**; des **investissements en capitaux**; du **travail salarié**; des *Weltanschauungen* en accord avec le **capitalisme**. Mais aucun n'avait franchi le seuil de création d'un système dont la force motrice première est l'accumulation illimitée de capital.» (1990, p. 32)

«Nous devons maintenant reprendre la question: pourquoi le capitalisme n'avait-il pas émergé ailleurs et plus tôt? Il semble invraisemblable que la réponse soit l'insuffisance de la **base technologique**. ... Il est invraisemblable que la réponse soit l'absence d'**esprit entrepreneur**. L'histoire du monde pendant au moins deux mille ans avant 1500 illustre l'activité d'un ensemble imposant de groupes, dans le cadre de multiples systèmes historiques, qui ont démontré une aptitude et une inclination pour l'**entreprise capitaliste**, en tant que producteurs, **marchands**, **financiers**. Le «proto-capitalisme» était si répandu qu'on pourrait le considérer comme un élément constitutif de tous les empires-mondes redistributifs/tributaires que le monde a connus. ... quelque chose les en empêchait [d'accéder au capitalisme]. Car ils avaient de l'**argent** et de l'énergie à leur disposition, et nous avons constaté dans le monde moderne à quel point ces armes pouvaient être puissantes.» (1990, p. 47-48) (le soulignement est de moi).

De plus, Wallerstein refuse également, dans de nombreux autres passages et de diverses façons, de reconnaître un caractère unique à son «système-monde-capitaliste-moderne». Comme il serait fastidieux de relever tous ces passages, je me contenterai de n'en citer que quelques-uns fort représentatifs des autres. «... au cours de ces dernières années, tout le travail empirique portant sur ces autres systèmes a tendance à révéler qu'ils présentent une marchandisation beaucoup plus considérable qu'on ne l'avait pensé antérieurement. ... Mais c'est naturellement une question de degré» (1990, p. 24). Il en est de même de la relation, des «contrôles politiques» relatifs et de «la coercition extra-économique» par rapport au marché «libre» que l'on retrouve ici et là, à cette époque comme aujourd'hui (1990, p. 21).

Étant donné que Wallerstein lui-même a observé un peu partout des «éléments» (proto) capitalistes et des questions de degré bien avant l'an 1500, il serait encore plus fastidieux de ma part de répéter ce que j'ai déjà affirmé dans Frank (1990) et surtout dans Gills et Frank (1990). Je me contenterai ici de deux observations: (1) Wallerstein admettra volontiers que «les courbes de croissance hyperboliques, de la production, de la population et de l'accumulation du capital» ont été cycliques depuis 1500; (2) Wallerstein et les autres doivent également admettre qu'à de nombreuses époques et dans de nombreuses contrées, il s'est produit bien avant 1500 une croissance extensive et rapide de la production, de la population et de l'accumulation du capital qui a duré beaucoup plus longtemps que de «brèves» périodes. Wallerstein lui-même confirme cette deuxième observation en soulignant plus loin qu'elle s'applique à l'Europe de 1050 à 1250. La même croissance, encore plus forte, s'est produite à la même époque dans la Chine des Sung. Quelques siècles plus tôt, l'accumulation du capital s'était accélérée dans la Chine des Tang, puis dans le califat islamique et, antérieurement, dans l'Inde des Gupta de même qu'en Iran sous les Sassanides, pour ne citer que quelques exemples.

Toutefois, l'ensemble des «éléments» (proto)capitalistes (capital, argent, profits, marchands, travail salarié, esprit d'entrepreneur, investissements, technologie, etc.) cités par Wallerstein et aussi ceux qu'il a résumés à propos du système-monde capitaliste «moderne» (accumulation du capital, centre-périphérie, hégémonie, système interétatique, cycles, racisme, sexisme, mouvements sociaux et tous les autres) caractérisaient également l'économie et le système politique du monde antique et même archaïque. Il suffit de rappeler des exemples que connaissent bien les Occidentaux: Rome, Chine (grands canaux et mur), Égypte et Mésopotamie (systèmes d'irrigation et monuments). En outre, et cela importe encore plus pour l'analyse du système mondial, on peut dire que les longs cycles ascendants (suivis de baisses) de l'accumulation du capital ont été systémiques, et peut-être même ont-ils touché le système mondial tout entier. Cela s'explique surtout par le fait que les régions

étaient systématiquement et systématiquement reliées les unes aux autres; par exemple, la Chine des Han, l'Inde des Gupta, la Perse des Parthes puis des Sassanides, la Rome impériale puis byzantine, Aksoum en Afrique orientale et évidemment l'Asie intérieure «barbare», sans oublier les autres régions du monde.

En d'autres mots, les faits historiques passent eux aussi avec succès le test difficile élaboré par Maurice Godelier dans son article du même numéro de *Sociologie et sociétés*. La position de Godelier est encore plus éloignée de la mienne que celle de Wallerstein. Pourtant, même lui souligne que les quatre caractéristiques du capitalisme qu'il relève ne sont *pas* apparues avec le capitalisme. Il voit toutefois comme conditions nécessaires et suffisantes à l'apparition d'une nouvelle structure économique (capitaliste) leur «combinaison en un rapport nouveau» et leur «connexion mutuelle» (p. 59-60). Pourtant, l'histoire démontre que même cette *combinaison et cette connexion* entre les quatre éléments de Godelier ainsi qu'entre les trois, six ou douze caractéristiques de Wallerstein *ne sont pas apparues avec le capitalisme en 1500*.

À noter toutefois que Wallerstein et les autres, à l'exception de Wilkinson, ne parlent que de certaines similitudes avec d'autres systèmes-«mondes». Partageant leurs vues jusqu'ici, je ne fais que soutenir que, selon le vieil adage, ce qui a l'apparence d'un canard, marche comme un canard, fait coincoin comme un canard (et de plus affiche de façon évidente neuf autres réalités que Wallerstein utilise pour décrire son système-monde) doit être également un canard (ou un système-monde). Mais dans ce cas, comme le soutient Chase-Dunn, il pourrait bien y avoir un seul ou plusieurs autres systèmes-mondes (ou plusieurs canards). Wallerstein lui-même acceptera peut-être ma comparaison, bien que les similitudes le rendent «inconfortable». Que peut bien être ce «quelque chose» invisible et encore imprécis qui caractérise le système-monde capitaliste moderne? Peut-être n'est-ce que la *Weltanschauung* du capitalisme lui-même, telle que perçue par Smith et Marx d'abord, puis par Wallerstein, Amin et la plupart des auteurs, qui voient en rétrospective une rupture qualitative vers 1500 bien qu'historiquement il n'y en ait pas eu. Nous verrons plus loin que ce quelque chose d'essentiel dans cette *Weltanschauung* commune est cette supposée identité entre mode de production (capitaliste) et système (capitaliste). Selon Smith et Marx, qui ont été cause de mes égarements lorsque j'ai rédigé mon propre livre il y a vingt ans, la découverte de l'Amérique et celle de la route des Indes orientales en passant par le Cap de Bonne-Espérance ont représenté les deux événements les plus marquants de l'histoire de l'humanité et ont ouvert de nouveaux horizons à la bourgeoisie. De toute évidence, c'est là un point de vue européen. Par contre, considérés dans une perspective mondiale élargie, ces deux événements, ainsi que bien d'autres qui se sont produits en Europe, n'ont représenté que deux faits dans le déroulement de l'histoire du monde. Pourquoi ces deux nouvelles routes vers les Indes orientales et occidentales étaient-elles importantes, même pour les Européens, et pourquoi ces derniers voulaient-ils se rendre plus facilement dans ces régions, si ce n'est à cause de ce qui s'y passait — et de ce qu'on pouvait y trouver — avant le XVI^e siècle?

TRANSITIONS ET CONTINUITÉ DANS LE SYSTÈME MONDIAL

Jacques Gernet (1972, p. 305-306) propose une perspective différente du système mondial:

«Ce que, dans une histoire universelle qui se résume en fait à celle de l'Occident, nous avons pris l'habitude de considérer comme le début des Temps modernes, n'est que le contrecoup de l'essor des civilisations urbaines et marchandes dont le domaine s'étendait, avant l'invasion mongole, de la Méditerranée à la mer de Chine. L'Occident a recueilli une partie de cet héritage et en a reçu les ferments qui devaient permettre son développement. La transmission a été favorisée par les croisades des XII^e-XIII^e siècles et par l'extension de l'Empire mongol aux XIII^e et XIV^e siècles. ... Ce retard

de l'Occident n'a rien qui puisse surprendre : les cités italiennes ... sont au terminus des grandes routes commerciales de l'Asie. ... L'essor de l'Occident, qui sortira seulement de son isolement relatif grâce à son expansion maritime, se produit au moment où les deux grandes civilisations de l'Asie [Chine et Islam] sont menacées.»

En d'autres mots, le vrai problème n'est *pas* uniquement de savoir s'il existait avant et ailleurs d'autres systèmes-mondes (ou canards) qui avaient la même ou les mêmes trois, six ou douze caractéristiques que celle(s) du système-monde (ou canard) de Wallerstein. Il ne s'agit pas non plus d'un problème de transition *d'un canard à un autre* ou *d'un système à un autre*. Le vrai problème est de savoir s'il y a réellement eu une transition aboutissant à la naissance de *ce* système du monde vers l'an 1500 ou si l'évolution historique réelle de *ce même* système du monde (cet affreux petit canard) remonte plus loin dans le temps; il est aussi de savoir si ce système et les forces motrices qui ont provoqué ses «transitions» se trouvaient en Europe ou *ailleurs dans le vaste monde*.

Pour répondre à ces questions, il convient à mon avis d'adopter une perspective «continuiste» comme le proposent Jacques Hamel et Mohammed Sfia dans leur présentation du numéro de la revue. Dans cette perspective, l'histoire laisse voir que *ce même système historique mondial, économique et interétatique existe depuis au moins cinq mille ans*. De part et d'autre de cette soi-disant ligne de division du monde vers 1500, il y a *plus de continuité*, ou même de transition, que de discontinuité dans cette économie-monde capitaliste en tant que système historique. Le lecteur trouvera des preuves détaillées de cette continuité dans Frank (1990) ainsi que dans Gills et Frank (1990). En outre, si vraiment il y a eu «une transition au capitalisme» au XVI^e siècle (ce qui peut aussi être mis en doute), cette transition n'a pas eu lieu en Europe et n'a pas été particulièrement due non plus aux changements qui survenaient en Europe, mais elle s'est plutôt manifestée dans le système mondial qui préexistait depuis longtemps et elle a été due surtout aux changements qui survenaient dans le système à l'extérieur de l'Europe. En d'autres mots, «pour comprendre la problématique [de la transition «en» Europe], il faut commencer par regarder le système mondial qui la crée!» Pour anticiper sur certaines conclusions théoriques et scientifiques ou pratiques et politiques, nous pouvons fort bien accepter le dernier des points de Wallerstein à propos du système historique (voir ci-dessus). Il se peut, comme il le dit, que le système ait un cycle de vie. Mais il n'est ni nécessaire ni vrai de prétendre, comme il le fait, que ce cycle a débuté par une transition du féodalisme vers l'an 1500; il n'est pas nécessaire non plus (et cela pourrait bien ne pas se produire) qu'il se termine en 2050-2100 par une transition au socialisme, comme il le laisse entendre. Si nous pouvons repérer de véritables transitions, il est probable que chaque transition n'est en fait qu'une transition entre une transition et une autre transition. À propos de cette question de transition ou de continuité dans le système mondial, la propre interprétation de Wallerstein est encore une fois utile, même si sa perspective eurocentrique étroite (ou peut-être à cause d'elle) et ses arguments contradictoires minent gravement sa position et sa thèse centrale. Ainsi, comme Gernet, Abu-Lughod et d'autres, Wallerstein ne passe pas sous silence les Mongols et les croisades, mais note plutôt :

«Il semble clair que le système féodal en Europe de l'Ouest a connu des cycles d'expansion et de contraction de deux longueurs : environ 50 ans (...qui paraissent ressembler à ceux qu'on trouve dans l'économie-monde capitaliste, ce qu'on appelle les cycles de Kondratieff) et de 200 à 300 ans. ... La structure des expansions et des contractions est clairement exposée et généralement acceptée par les historiens du bas Moyen Âge et des temps modernes en Europe. ... C'est le plus long cycle qui fut crucial. Ainsi, la période 1050-1250 fut une période d'expansion en Europe (les Croisades, les colonisations...). ... La «crise» ou la grande contraction de 1250-1450 inclut la Peste noire ... (1990, p. 31 et 32)

Ainsi, même d'après Wallerstein, il y a eu une *continuité systématique des cycles* de part et d'autre de sa ligne de division de l'an 1500. De plus, puisque Wallerstein omet de le mentionner (en dépit d'une comparaison qu'il fait avec la Chine), nous pouvons souligner

en passant qu'il n'est pas accidentel que les années 1050-1250 aient également été une période de forte progression de la technologie, de l'accumulation du capital et de l'expansion dans la Chine des Sung, et aussi que la crise de 1250-1450 ait touché le système mondial tout entier, notamment la Chine, comme Abu-Lughod (1989) l'a fort justement souligné. Ainsi, «la structure des expansions et des contractions» qui apparaît clairement, et qui se manifeste sans doute aussi dans «la demande et les prix» (1990, p. 31), n'existait pas seulement en Europe (de l'Ouest), mais peut-être aussi dans tout le système mondial. À tout le moins, ses manifestations en Europe étaient également fonction de l'évolution (cyclique?) des relations commerciales centre/périphérie et aussi de l'hégémonie/rivalité par rapport à d'autres régions de l'économie-monde. Tous ces faits non seulement méritent d'être étudiés parce qu'ils sont intéressants en eux-mêmes ou parce qu'ils permettent de réunir toutes les pièces de ce casse-tête qu'est l'histoire, mais ils exigent également d'être analysés pour comprendre l'évolution de l'Europe ou de toute autre région de l'Eurasie et de l'Afrique. En d'autres mots, les relations systémiques s'étendaient bien au-delà de l'Europe.

Pourtant, même s'il admet qu'il existe plusieurs autres pièces du casse-tête à l'extérieur de l'Europe, Wallerstein demeure incapable de les réunir, parce qu'il demeure rivé à sa vieille *Weltanschauung* :

«... [L']effondrement des Mongols [fut un] non-événement crucial. ... La reprise économique survenue au XI^e siècle en Occident et dont nous avons discuté précédemment allait de pair avec une nouvelle articulation des marchés en Chine ... Ces deux éléments réussirent à se remettre en contact avec le réseau commercial musulman à travers le Moyen-Orient. La commercialisation de la Chine renforça ce modèle [Pourquoi ne pas employer le mot système?] ... Le chaînon mongol compléta l'image. Ce qui a disloqué ce système-monde commercial était la Peste noire pandémique, elle-même vraisemblablement une conséquence de ce réseau commercial. Elle frappa partout et elle a complètement détruit le chaînon mongol.» (1990, p. 46)

Pour Wallerstein, l'effondrement des Mongols représente le dernier des «quatre éléments de cette explication» de l'essor du capitalisme en Occident, et il parle de «l'effet cumulatif» des effondrements. Les trois autres éléments sont «les effondrements de la seigneurie, de l'État, de l'Église» (1990, p. 40). Des facteurs politiques et économiques se dessinent derrière ces quatre effondrements.

«... la plupart des gouvernements sont allés à la banqueroute, ... incapables de contrôler ... leurs mercenaires ... l'Église faisait elle-même d'importantes activités économiques, et était frappée par la dépression économique au même titre que les seigneurs ... et que les États ...» (1990, p. 43 et 44)

Pourtant, Wallerstein refuse toujours de tirer les conclusions logiques — et historiques — qui s'imposent. Pour réunir toutes les pièces du casse-tête en une seule image, nous devons oublier une transition imaginaire à l'intérieur d'un système imaginaire réduit à neuf points; nous devons regarder les transitions réelles dans le système mondial réel et considérer l'histoire de façon globale. Pour trouver la solution au casse-tête que représentent les quatre effondrements simultanés aux effets cumulatifs et aussi à «la crise du féodalisme en Europe», il faut sortir du cadre étriqué et de l'illusion d'optique (neuf points) que représente «l'Europe féodale». La solution à «la crise du féodalisme» supposait une transformation et une nouvelle expansion des relations à l'intérieur du système mondial tout entier, ce qui devait évidemment survenir à un *moment* propice qui rendait cette solution possible, sinon nécessaire.

LE SYSTÈME MONDIAL RÉEL: ENJEUX ET PROPOSITIONS

Pour comprendre les transitions dont nous avons parlé et les autres qui suivront, il est nécessaire d'adopter les attitudes suivantes:

– 1. *Renoncer au modèle d'un système-monde «européen»* et regarder au-delà. Wallerstein et bien d'autres regardent par la fenêtre de leur maison européenne, mais ils continuent de ne pas voir la place (toujours marginale) de l'Europe dans le paysage mondial. Pourquoi les Mongols sont-ils «le chaînon» dans le «système-monde commercial» sino-musulman avant le XVI^e siècle et pourquoi Wallerstein et les autres refusent-ils néanmoins d'admettre l'existence antérieure de ce système?

– 2. *Considérer le système mondial tout entier.* Au XIII^e siècle, la Chine, les Mongols, le monde islamique et l'Europe, sans parler des autres régions de l'espace asio-afro-européen, étaient reliés en un système mondial commercial et interétatique (voir Abu-Lughod). Devons-nous reconnaître qu'il s'agit là du *système mondial* dont la crise a donné naissance à l'hégémonie du capitalisme européen? Poser la bonne question, c'est aussi apporter une grande partie de la bonne réponse. Wallerstein lui-même nous fournit une autre partie de la bonne réponse, mais comme il a refusé de poser la question, il ne la voit pas. Est-ce que le «cycle crucial» se limitait à l'Europe? Probablement pas. Wallerstein lui-même propose quelques éléments qui ne sont pas européens. En fait, les quatre éléments politico-économiques qui lui servent à expliquer l'expansion du capitalisme en Europe contiennent des éléments non européens. Les Mongols constituent de toute évidence un de ces éléments, mais il en va de même de la crise financière en Europe des gouvernements, des seigneurs et de l'Église. Toutes ces crises sont reliées à celle qui s'est développée de 1250 à 1450 à l'extérieur de l'Europe et dans le système mondial tout entier — et elles en étaient peut-être le reflet. De même, l'expansion qu'a connue l'Europe de 1050 à 1250 se rattachait, elle aussi, à l'expansion du système mondial tout entier. (Autrement, pourquoi les Croisés auraient-ils voulu et pu partir vers l'Est pour chercher fortune?) *Le cycle crucial existait dans le système mondial lui-même.*

– 3. *Savoir reconnaître les longs cycles de développement dans le système mondial.* Wallerstein admet que «c'est le plus long cycle qui fut crucial. Ainsi la période 1050-1250 fut une période d'expansion ... la grande contraction de 1250-1450» et à nouveau une période d'expansion au XVI^e siècle de 1450 à 1600 suivie d'une nouvelle crise au XVII^e siècle. En outre, il affirme que la «crise» qui surgit pendant le déclin de 1250-1450 entraîna «un effondrement ... à l'effet cumulatif», puis un renouveau et «la genèse d'un système radicalement nouveau». Pourtant, lui et les autres oublient de se poser la question cruciale suivante et, partant, d'y répondre: cette crise, cet effondrement, ce renouveau se produisaient dans *quel système*? Comme me l'a dit fort justement George Modelski au cours d'un de mes séminaires (bien que lui aussi soit incapable d'identifier ce système, voir Modelski, 1987), «pour pouvoir observer un cycle, nous devons d'abord définir clairement le *système* dans lequel ce cycle se produit.» Il existe donc deux possibilités: soit que le même système européen préexistait avant 1500, soit que l'Europe faisait partie du (même) système du monde qui préexistait lui aussi avant 1500. Dans un cas comme dans l'autre, la myopie historique et eurocentrique de Wallerstein et des autres les empêche de voir la réalité systémique historique tout entière.

– 4. *Considérer comme probable un processus cyclique continu dans un seul et même système mondial.* De toute évidence, s'il y a eu un cycle long qui a été crucial, l'expansion de 1050 à 1250 et le déclin de 1250 à 1400 devaient constituer des mouvements cycliques dans le développement d'un *système déjà existant*. Dans ce cas, toutefois, l'expansion de 1050 à 1250 pourrait bien représenter un renouveau à la suite d'une crise/effondrement/déclin, lui-même point culminant d'une expansion antérieure, et ainsi de suite. Jusqu'où faut-il remonter? Curieusement, Wallerstein ne voit qu'un seul cycle, du moins en Europe, mais quantité de systèmes «instables» partout dans le monde dont chacun «avait rarement duré plus de 400 ou 500 ans» (1990, p. 32). De son côté, Abu-Lughod (1989) voit un seul système mondial au XIII^e siècle, qui fait l'objet de son étude, et aussi dans les périodes antérieures. Toutefois, chacun des systèmes qu'elle identifie connaît à tour de rôle de façon cyclique une expansion (quelle est son origine?) et un déclin (quel est sa résultante?). Ni

elle ni Wallerstein ne semblent (encore?) vouloir mettre en commun leurs aperçus pour franchir un autre pas (qui va de soi) et ne voir qu'un seul système mondial doté d'un mouvement cyclique continu.

– 5. *Se rendre compte que l'hégémonie dans le système mondial n'a pas débuté en Europe au XVI^e siècle, mais qu'elle s'est déplacée vers l'Europe à la faveur des crises et du déclin de l'hégémonie de l'Orient dans le même système mondial.* Même Wallerstein cite Abu-Lughod (1989) à ce propos: «le déclin de l'Orient a précédé l'ascension de l'Occident.» Abu-Lughod ne parvient pas à expliquer d'un point de vue systémique comment et pourquoi les diverses régions de l'Orient se sont mises à décliner à cette époque. Par conséquent, les racines profondes de l'ascension de l'hégémonie occidentale et de la transition de l'Europe au capitalisme ne peuvent se trouver uniquement en Europe, mais doivent être retracées dans l'évolution du système mondial tout entier et également dans chacune de ses autres parties. «Pour comprendre la problématique ... il faut commencer par regarder le système qui la crée!»

– 6. *Retracer les origines du système mondial — et l'histoire de son développement au cours des cinq cents dernières années — aussi loin dans le temps et l'espace que le permettent l'histoire et notre esprit d'analyse.* Voici ce qu'écrit Wallerstein à ce propos:

«À l'évidence, tout événement historique a des racines immédiates qui peuvent remonter toujours plus loin, *ad infinitum*. Toutefois, si nous croyons que le point tournant crucial se situe entre 500 et 2500 ans auparavant, nous en arrivons à une explication culturelle génétique qui, à vrai dire, soutient que le développement du capitalisme/«modernité» en Occident, et en Occident en premier lieu, était bien «inévitabile» en raison de ces antécédents «civilisationnels». (1990, p. 33)

Sa première phrase est vraie de même que la prémisse de la seconde. Par contre, les conclusions qui suivent sont tout à fait injustifiées et fausses sous trois aspects. Retracer les racines du système mondial actuel en remontant dans le temps ne nous oblige aucunement à avancer des explications culturelles et génétiques, encore moins des explications civilisationnelles, et ne nous force pas non plus à conclure que la situation actuelle ou future est inévitable. Il est tout aussi possible — et à mon avis bien préférable — de trouver cette explication, comme je le fais ici, dans un système historique durable et plus vaste dans lequel les facteurs civilisationnels antérieurs ne jouent qu'un rôle partiel et l'inévitabilité, un rôle nul. Wallerstein rejette donc à juste titre, mais pour les mauvaises raisons, le rôle causal de différents facteurs civilisationnels ainsi que leurs diverses interprétations par d'autres auteurs.

On ne peut chercher «l'explication» dans les racines civilisationnelles de la montée du déclin de Rome, comme le fait Wallerstein (1990, p. 35) à la suite d'autres auteurs. La même chose vaut pour ses analyses des écoles «Hourra pour l'Angleterre» ou «Hourra pour l'Italie» (p. 35 à 38). Il faut plutôt chercher cette explication dans le développement d'un système mondial au sein duquel Rome (avec sa montée *et* son déclin) ne représentait qu'une région (à côté de l'Iran des Parthes, de l'Inde des Gupta, de la Chine des Hans, de l'Asie centrale et de l'Afrique) et qu'une phase transitoire. Il en va de même de l'Italie et de l'Angleterre. Une telle analyse systématique et holistique ne cherche évidemment pas à nier l'importance d'événements locaux, nationaux, régionaux ou autres. Elle ne fait que les placer dans leur contexte systémique, qui influe également sur ces événements et subit en retour leur influence. Toutefois, le tout est plus que la somme des parties et la problématique de quelque partie que ce soit ne peut être bien comprise sans tenir compte du tout dont elle n'est qu'une des parties. Wallerstein perçoit fort bien cette vérité pour la période postérieure à 1500, mais il refuse de façon subjective de l'admettre pour la période antérieure, en dépit des preuves que lui-même cite et qui la confirment objectivement. Dans Frank (1990) ainsi que dans Gills et Frank (1990), j'analyse beaucoup plus de faits qui permettent de faire remonter le système mondial à au moins cinq mille ans en arrière et je démontre que

les réserves les plus sérieuses manifestées par d'autres auteurs à l'égard de cette façon de penser ne sont pas justifiées.

– 7. *Abandonner la thèse du «proto-capitalisme»* qui risque de nous entraîner dans un cul-de-sac. Il y a un quart de siècle, on a cru résoudre le débat féodalisme-capitalisme en acceptant à titre de «compromis» un «semi-féodalisme» qui allait devenir un semi-proto-capitalisme. Je jugeais à l'époque que ce «compromis» n'avait aucune chance de survivre; l'expérience nous a appris que le débat sur le «mode de production» nous empêche de mieux comprendre la problématique et d'analyser le système mondial qui la crée. L'apport de Wallerstein a été d'emprunter cette voie. Il ne faut peut-être qu'embrouiller encore une fois notre analyse en soutenant que les caractéristiques essentielles du système-monde capitaliste moderne, résumées dans les douze points cités précédemment, sont également des éléments «proto-capitalistes» que l'on peut retrouver partout dans le monde à différentes époques et dans différents «systèmes». Il vaudrait mieux poursuivre les recherches dans la direction qu'il indique lui-même à la page 22 (1990):

«Un effort a été réalisé pour concevoir un modèle continu de progrès scientifique/technique, localisé dans de nombreuses régions différentes du monde (Chine, Inde, Proche-Orient, région méditerranéenne), progrès dans lequel les efforts scientifiques récents de l'Europe occidentale ont pris place, surtout depuis le XVI^e siècle. En faisant ressortir les continuités, cet argument réduit le caractère distinctif des événements qui se sont déroulés en Europe occidentale. De plus, on a soutenu que, dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, l'Europe occidentale avait été auparavant une zone «retardée» ou «marginale», ce qui sous-entend que toute explication de ce changement significatif ne pourrait pas se justifier exclusivement ou même principalement en évoquant quelque affinité ou tradition ouest-européenne pour le savoir scientifique.»

Cela signifie évidemment que le recours à l'idée de «proto-capitalisme» dans des systèmes «différents» et «antérieurs» ne nous aide guère. Il serait beaucoup plus utile d'admettre que l'évolution technique et l'accumulation du capital, ainsi que toutes les autres caractéristiques du système-monde «moderne» de Wallerstein, caractérisent également les époques et système(s) antérieurs. Dans ce cas, «nous voilà donc, encore une fois, en présence d'une amalgamation inconfortable entre les modèles de l'Europe médiévale et du monde moderne» (1990, p. 31). Qu'est-ce donc alors qui rend Wallerstein et les autres aussi «inconfortables»??? C'est le fait que cette méthode systémique et holistique menace de miner les fondements mêmes de leur édifice «scientifique» et aussi de leurs croyances idéologiques les plus chères!

– 8. *Nous libérer de l'illusion d'optique que crée une fausse similitude entre «système» et «mode de production».* Samir Amin soutient que le système ne pouvait pas être le même avant le XVI^e siècle parce qu'il n'était pas doté du mode de production capitaliste qui n'est apparu que plus tard. Selon cet auteur et d'autres, les modes de production antérieurs étaient tributaires. Je leur réponds que le système était le même quel que fût le mode de production. L'importance que nous accordons au mode de production nous empêche de voir la continuité systémique qui importe davantage. Wallerstein confond lui aussi système et mode de production. En fait, *la seule differentia specifica de son système-monde-capitaliste-moderne est son mode de production.* Cette confusion, cette similitude qu'il trouve entre «système» et «mode de production», apparaît partout dans son œuvre et elle est largement acceptée par d'autres auteurs. On la retrouve également dans l'article que j'analyse ici. Ainsi, il écrit:

«La différence entre le capitalisme en tant que mode de production et les multiples facettes d'un mode de production redistributif ou tributaire n'est certainement pas, comme on le prétend souvent, la différence entre un mode dans lequel tout le transfert de surplus se fait par le biais du marché et un mode dans lequel ce transfert s'accomplit par le biais d'une «coercition extra-économique». C'est dire qu'il existe, dans notre système historique capitaliste/«moderne», une coercition extra-économique considé-

nable et que les marchés, d'une manière ou d'une autre, ont presque toujours existé dans d'autres systèmes historiques. Le plus que l'on puisse faire consiste à présenter une distinction qui est plus subtile.» (1990, p. 21)

Le système de Wallerstein est son mode de production. Il en va de même pour Amin (1989), Brenner (1985) ainsi que pour leurs adversaires idéologiques de droite. Toutefois, lorsque Wallerstein insiste tellement sur son mode de production qu'il embrouille malgré lui son caractère distinctif, il ébranle également l'échafaudage de son système de l'an 1500, au point que son raisonnement au sujet de la *differentia specifica* et des origines de son système-monde-capitaliste-moderne ne tient plus. Les caractéristiques essentielles du système-monde — qu'il s'agisse d'une seule, de trois, de six ou de douze — ainsi que les origines de ce système précèdent de très loin la période retenue par Wallerstein.

Nous devrions *séparer* les notions de système et de mode de production. Nous pourrions alors au moins constater l'existence réelle et le développement millénaire du système mondial réel. Je crois qu'il est grand temps de renoncer à notre croyance sacro-sainte en nos formules idéologiques au sujet de ces soi-disant modes de production différents ou de ces transitions de l'un à l'autre dans le système mondial millénaire. Une transition est une transition d'une autre, à une autre, comme me l'a appris le Chili d'Allende.

Par conséquent, j'appuie Godelier lorsqu'il dit (p. 79) que l'on peut être matérialiste de plusieurs façons. Toutefois, je ne partage pas son opinion selon laquelle l'élaboration d'une théorie sur l'articulation des modes de production ou des transitions est aujourd'hui une tâche des plus urgentes. Je crois au contraire que le matérialisme, l'expérience et aussi le simple bon sens nous incitent à abandonner cette voie pour en chercher une autre plus fructueuse, fondée sur l'analyse «matérielle» de l'histoire «matérielle» du système mondial.

— 9. *Par conséquent, oser également renoncer à notre sacro-sainte croyance* selon laquelle le capitalisme est un mode de production différent et un système distinct. Pour quel motif idéologique Wallerstein et moi avons-nous élaboré une thèse «scientifique» sur la transition au XVI^e siècle du féodalisme européen à une économie et à un système capitaliste mondial moderne? C'est que nous croyions en une transition subséquente du capitalisme au socialisme qui, si elle ne se produisait pas immédiatement dans le monde entier, gagnerait du moins un pays après l'autre. Les marxistes traditionnels et bien d'autres participants à nos discussions voulaient encore plus que nous continuer à croire en une transition antérieure, mais plus récente selon eux, d'un mode de production (féodal) à un autre (capitaliste). Les raisons politiques et idéologiques qui les inspiraient étaient qu'ils espéraient une transition subséquente à un autre mode de production socialiste supposément différent. Ce fut (et demeure?) la position des marxistes, traditionnels ou non, tels que Brenner (1985) et Anderson (1974). Cela demeure la position de Samir Amin (1989) qui cherche aujourd'hui, comme Wallerstein, un refuge dans le «proto-capitalisme» et par extension dans le «proto-socialisme». (Avant d'être évincé après le massacre de la place T'ien an Men, le premier ministre chinois Zhao Ziyang a avancé l'idée que la Chine n'est aujourd'hui que dans un stade «primaire» du socialisme.) Si Maurice Godelier et Samir Amin, entre autres, osaient amorcer une transition à partir de leurs catégories «scientifiques», ils pourraient s'épargner et épargner à leurs lecteurs certaines (dés)illusions au sujet des récents événements dans le monde asiatique et dans le tiers monde.

CONCLUSIONS TRANSITIONNELLES (SCIENTIFIQUES ET POLITIQUES)

Existe-t-il des motifs scientifiques, historiques ou intellectuels pour que nous fassions intervenir le «proto-capitalisme» dans une supposée si longue transition du féodalisme au capitalisme ou du capitalisme au proto-socialisme? NON, sûrement pas, comme le démontrent amplement les contradictions internes de la thèse de Wallerstein.

Dans ce cas, existe-t-il encore des motifs politiques et idéologiques pour continuer à chérir l'idée d'une soi-disant «transition du féodalisme au capitalisme» vers 1800, 1500

ou à n'importe quel autre moment? Pour continuer à chérir l'idée d'une «transition au socialisme» en 1917, en 1949 ou à une autre date? Existe-t-il un motif quelconque pour continuer à chercher uniquement en Europe cette transition antérieure et la progression de l'hégémonie, alors que la vraie hégémonie est en voie de passer de nouveau à l'Asie (sans doute après l'inter-règne sans hégémonie d'aujourd'hui et du futur immédiat)? NON, il n'y en a aucun.

Il est ironique de voir que Ronny Reagan, Maggie Thatcher, François Mitterrand et tous les capitalistes qu'ils représentent sont eux aussi (encore plus) infatués du caractère distinct du capitalisme. Eux, cependant, glorifient cette idéologie. Leurs adversaires de la gauche ne partagent pas leur engouement et veulent encore vaincre le capitalisme par une transition au socialisme. Les tenants de la droite veulent plutôt glorifier et préserver le capitalisme et s'enorgueillissent de voir l'autodestruction du marxisme, du socialisme et de l'empire du Mal de leurs adversaires. Toutefois, leur croyance idéologique en la «magie» du marché, qui est censée être universellement bénéfique, ne repose pas scientifiquement sur le réel. Ce qui est bien réel, c'est que le système mondial tout entier est une guerre de tous contre tous où les concurrents s'entredévorent (comme l'a décrit Hobbes) et où seulement quelques uns gagnent tandis que beaucoup perdent. Il en a été ainsi pendant des millénaires, à cause de la structure et du processus inégaux du système mondial que Wallerstein nous a aidés à voir.

Nous serions tous bien avisés de regarder la structure qui étreint le globe tout entier et la longue progression historique de tout le système mondial lui-même, sans rupture. Mieux vaut reconnaître dans ce système «l'unité dans la diversité», pour emprunter les mots de Mikhaïl Gorbatchev aux Nations Unies. Ce serait là une véritable «transition» de notre pensée qui nous aiderait beaucoup à mieux voir la diversité qu'offre le système mondial. Vive ces différences! En outre, cette transition intellectuelle pourrait aussi nous aider à comprendre les vraies transitions qui se produisent et nous guider dans notre lutte en faveur de la bonne différence contre celle qui est socialement mauvaise. *A Luta Continua!*

REMERCIEMENTS

Je remercie les amis suivants de leurs commentaires réfléchis: Christopher Chase-Dunn, Paulo Frank, Barry Gills tout particulièrement, William McNeill et Immanuel Wallerstein ainsi que S. Mineau pour sa traduction. Toutefois, tous avaient des réserves, notamment au sujet du point 9, mais je ne me suis pas rendu à leurs arguments.

(Traduction: S. Mineau)

André Gunder Frank
University of Amsterdam
H. Bosmansstraat 57
1077 XG Amsterdam
Holland

BIBLIOGRAPHIE

- AMIN, Samir (1988), *L'eurocentrisme. Critique d'une idéologie*, Paris, Anthropos.
 ——— (1989), «Le Système mondial contemporain et les systèmes antérieurs», manuscrit.
 AMIN, S., G. ARRIGHI, A. G. FRANK et I. WALLERSTEIN (1982), *Dynamics of the World Economy*, New York, Monthly Review Press, Londres, Macmillan Press.
 ——— (1990), *Transforming the Revolution: Social Movements and the World-System*, New York, Monthly Review Press, sous presse.
 ANDERSON, Perry (1974), *Lineages of the Absolutist State*, Londres, New Left Books.
 ABU-LUGHOD, Janet (1989), *Before European Hegemony. The World System A.D. 1250-1350*, New York, Oxford University Press.

- BRENNER, Robert (1985), in ASTON, T. H. & C. H. E. PHILPIN, Eds. *The Brenner Debate*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CHASE-DUNN, Christopher (1986), *Rise and Demise: World-Systems and Modes of Production*, Boulder, Westview Press, sous presse.
- (1989), «Core/Periphery Hierarchies in the Development of Intersocietal Networks», manuscrit.
- FRANK, André Gunder (1965), «Con Que Modo de Produccion Convierte la Gallina Maiz en Huevos de Oro?», *El Gallo ilustrado* Suplemento de *El Dia, Mexico*, 31 octobre et 25 novembre.
- (1972), *Le développement du sous-développement. L'Amérique latine*, Paris, F. Maspero.
- (1990), «A Theoretical Introduction to Five Thousand Years of World System History», *Review*, XIII, n° 2, printemps.
- GERNET, Jacques (1972), *Le monde chinois*, Armand Colin, Paris, trad. anglaise *A History of Chinese Civilization*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.
- GILLS, Barry K. et André Gunder FRANK (1990), «The Cumulation of Accumulation. Theses and Research Agenda for 5000 Years of World System History», *Dialectical Anthropology*, vol. 15, n° 2, juillet, *Precapitalist Core-Periphery Relations*, C. Chase-Dunn et T. Hall, éd., Boulder, Westview Press, sous presse.
- MODELSKI, George (1987), *Long Cycles in World Politics*, Londres, Macmillan Press.
- WALLERSTEIN, Immanuel (1980), *Le système du monde du XV^e siècle à nos jours*, vol. I, Paris, Flammarion.
- (1988), «The «Discoveries» and Human Progress», *Estudos e Ensaios*.
- (1989a), «World System Analysis: The Second Phase», exposé présenté à l'assemblée annuelle de la PEWS de l'American Sociological Association, San Francisco, 13 août 1989.
- (1989b), «Culture as the Ideological Battleground of the Modern World-System», *Hitotsubashi Journal of Social Studies*, vol. 21, n° 1, août 1989.
- (1990), «L'Occident, le capitalisme et le système-monde moderne», *Sociologie et sociétés*, vol. XXII, n° 1, avril 1990.
- WILKINSON, David (1987), «Central Civilization», *Comparative Civilizations Review*, N° 17, automne, p. 31-59.
- 1988, «World-Economic Theories and Problems: Quigley vs. Wallerstein vs. Central Civilization», exposé présenté à l'assemblée annuelle de l'International Society for the Comparative Study of Civilizations, 26-29 mai.